

SCÈNE I

L'action est à Berlin en novembre 1938, au moment du pogrome nazi de La nuit de cristal.

Suggestions techniques et scénographique : la pièce se joue avec une économie de décors (suggestifs et amovibles), qui sont évincés suivant les besoins, la bande-son (bruit de salle, ambiances, musiques, voix, etc.) est soignée.

*

La scène commence dans une brasserie de la gare de Berlin. On entend au loin les annonces des départs et arrivées des trains. Parfois des chants nazis.

Sur cette première scène (par ordre « visuel ») : une table avec 4 chaises de brasserie, un comptoir, un tableau d'horaires des trains.

Otto Silbermann et Gustav Becker, deux hommes d'affaires sont attablés et finissent leurs verres.

Becker se lève, boutonne sa veste, écrase son cigare dans le cendrier et pose sa main sur l'épaule de son ami Silbermann.

BECKER, *protecteur*. – Salut Otto ! tout ira bien ! Je serai de retour à Berlin dès demain, ne t'inquiète pas. S'il y a quoi que ce soit, tu n'hésites pas à m'appeler à Hambourg.

SILBERMANN. – Je t'en supplie Gustav, ne te laisse pas tenter par le jeu... Finalement, c'est *notre* argent que tu perds...

BECKER, *agacé, éméché*. – Notre argent ?... Pourquoi tu dis *notre* argent ? En fin de compte, c'est juste le tien ! *Ton* argent ! Est-ce que j'ai une seule fois...

SILBERMANN, *l'interrompant*. – Non, tu as raison, excuses-moi. C'était une mauvaise plaisanterie ! N'empêche, je trouve que tu es imprudent quand tu commences à jouer, tu ne peux plus t'arrêter... et quand tu viens de toucher ton chèque alors... (*Après un moment, plus calme* :) Tu sais, j'ai confiance en toi Gustav, tu es mon ami. C'est juste dommage de gaspiller tout cet argent sur un stupide tapis vert, ça m'ennuie autant que si c'était le mien, je te répète que nous sommes avant tout des amis.

BECKER, *un peu renfrogné, mais d'un ton placide*. – Pourquoi se voiler la face, Otto. Quand je perds, c'est évidemment *ton* fric que je perds. (*Avec un rire goguenard* :) Moi, je n'ai pas un sou, tu le sais bien.

SILBERMANN, *insistant*. – Nous sommes *associés*, Gustav... C'est comme ça que je le vois.

BECKER, *sérieux*. – Alors, pourquoi tu me parles comme si j'étais un esclave ?

SILBERMANN, *ironique, un peu effrayé*. – Mais tu es vexé ma parole !

BECKER, *bourru, éméché*. – Quand je pense à nous deux, ces deux vieux camarades avec trois ans de front à l'Ouest. Ça fait vingt ans qu'on travaille ensemble, non ? On se serre les coudes... Après ça, comment pourrais-tu me vexer ? Tu me fais juste un peu chier, voilà tout. (*Après avoir posé à nouveau sa main sur l'épaule de son ami, un ton plus haut :*) Otto, les temps sont instables, le monde incertain, il n'y a plus qu'une chose sur laquelle nous pouvons encore compter : c'est l'amitié... L'amitié virile, la vraie ! Retiens bien ce que je viens de te dire, camarade ! Pour moi, tu es un homme, un Allemand, pas un Juif.

SILBERMANN, *pressant*. – Tu vas manquer ton train, Gustav !

BECKER, *l'interrompant*. – Je m'en fous... Encore ceci mon ami : je suis national-socialiste ! Je ne te l'ai jamais caché. Si tu étais un Juif, comme les autres, un vrai Juif quoi, eh bien, je serais peut-être resté ton fondé de pouvoir... Mais jamais je ne serais devenu ton associé ! Ce n'est pas mon genre d'être un goy et de servir d'alibi à un Juif. Toi, tu es un Aryen, on a dû échanger des bébés à la naissance, une erreur quoi, quelque chose de ce genre. On est passé ensemble par la Marne, l'Yser, la Somme, alors, qu'on ne vienne pas me dire que tu es...

SILBERMANN, *l'interrompant, cherchant le serveur du regard, avec un geste discret de la main*. – Gustav, tu vas rater ton putain de train !

BECKER, *bien entamé*. – Je m'en fous des trains ! (*Se rasseyant* :) Tiens, je boirais encore bien une petite bière avec toi.

SILBERMANN, *après avoir frappé un coup sec sur la table, irrité*. – Si tu veux continuer à picoler, fais-le dans ce train dont tu te fous, ils ont certainement une voiture-restaurant ! Moi, en tout cas, j'ai une réunion avec quelqu'un qui m'attend.

BECKER, *vexé, puis conciliant*. – Comme tu voudras, Otto, si j'étais antisémite, je n'accepterais jamais qu'on me parle sur ce ton. Qui peut me parler comme ça ? Sinon toi ! (*Il se relève, attrape sa serviette puis, en riant* :) Quand je pense que tu te fais passer pour un Juif !

Becker adresse un dernier salut à Silbermann avant de quitter les lieux. Ce dernier suit du regard Becker s'éloignant, titubant, ivre.

SILBERMANN, *pour lui-même en sourdine*. – Quel désastre ! (*Un ton plus haut, aigre, à l'adresse du personnel* :) Ce sont les trains ou les serveurs qu'on attend ici ?

Le serveur s'avance, sorti de l'obscurité, de nulle part.

LE SERVEUR, *préoccupé, justifiant son absence auprès de Silbermann*. – Excusez-moi, c'est juste que, dans le salon voisin, la deuxième classe, un monsieur croyait être installé en face d'un Juif, un Sud-

Américain et, comme je parle un peu espagnol, on m'a fait venir...

SILBERMANN, *l'interrompant, le regard sévère.* – C'est bon, c'est bon...

LE SERVEUR, *voulant rassurer, presque au garde-à-vous, prenant sans doute Silbermann pour un membre intransigeant du Parti.* – Je vous assure, il n'était pas juif !

SILBERMANN, *l'interrompant à nouveau.* – Ça ne m'intéresse pas... En revanche, le train pour Hambourg est-il déjà parti ?

LE SERVEUR, *jetant un coup d'œil à l'horloge suspendue.* – Dix-neuf heures vingt ! Donc, le train de Magdebourg part à l'instant... Le train pour Hambourg est à dix-neuf heures vingt-quatre, si vous vous dépêchez, vous pouvez l'avoir. (*Soudain rêveur :*) Qu'est-ce que j'aimerais courir après les trains de temps à autre mais, vous savez, les gens comme nous... (*Frottant la table, il revient à son histoire :*) ce serait quand même mieux si les Juifs étaient obligés de porter un brassard jaune, non ? Il n'y aurait plus de méprise possible.

SILBERMANN, *sidéré.* – Vous pensez vraiment ce que vous dites ? Ou vous faites semblant ?

LE SERVEUR, *comme s'il n'avait pas entendu.* – Moi, tout cela ne me regarde pas. C'est juste que pour les autres, ce serait plus simple. Tenez, mon beau-frère, il a un peu l'air d'un Juif, alors qu'il est aryen pur et dur. Eh bien, il doit constamment s'expliquer et prouver qu'il n'a rien de juif. À la longue, c'est pénible... On ne peut souhaiter ça à personne !

SILBERMANN, *acquiesçant tout en payant d'addition.* – En effet, ça doit être pénible, très pénible !

Silbermann se retire côté cour, Le Serveur, côté jardin, chacun sort au ralenti, les éléments de décors sont escamotés, hissés, glissés en coulisses. Pendant leurs retraites : bruit de foule, on hèle un taxi au loin, des uniformes nazis traversent la scène, journaux à la criée, annonces de gare, chants nazis...

De nouveaux éléments de décor sont descendus du ciel ; perron, portes d'appartements, poussés des coulisses sur la scène...

SILBERMANN, *entrant en scène, il croise d'abord Mme Friedrich, la femme du gardien.* – Bonjour Mme Friedrich, comment va votre mari ?

MME FRIEDRICH, *poursuivant ses tâches.* – Très bien, il lit ses journaux, Monsieur Silbermann, comme d'habitude...

Silbermann poursuit sa route (Mme Friedrich regagne les coulisses) vers ce qui est, visiblement, la porte de son appartement. Une dame d'un certain âge (la conseillère), Mme Zänkel, sort d'une porte voisine. Silbermann ôte poliment son chapeau pour la saluer.

MME SÄNKEL, *polie, courbette.* – Comment allez-vous, Monsieur Silbermann ?

SILBERMANN, *amène.* – En principe, plutôt bien. Et vous-même, Madame Sänkel ?

MME SÄNKEL, *lui tendant la main pour prendre congé, sur un ton navré.* – Je suppose que pour vous ça ne

doit pas être évident... Quelle horreur en fait, quand j'y pense !

SILBERMANN, *sur un ton résigné*. – Oui, on nous fait jouer le mauvais rôle.

MME SÄNKEL, *réconfortante*. – Et pourtant, cette époque est aussi formidable, même s'il faut reconnaître qu'on vous fait du tort, à vous... Restez surtout mesuré et compréhensif dans vos raisonnements, et ça ira...

SILBERMANN, *dépité*. – N'est-ce pas beaucoup demander, Madame Sänkel ? (*Après un temps :*) Pour ma part, j'ai cessé de raisonner... Le quotidien m'est plus supportable dans le déni !

MME SÄNKEL, *secouant et serrant son parapluie pour exprimer son intransigeance*. – Tant que je serai en vie, on ne vous fera rien Monsieur Silbermann.

Elle lui donne une petite frappe amicale avec son parapluie avant de passer devant lui et de disparaître en clopinant. Silbermann entre dans son appartement, la porte s'escamote, d'autres éléments apparaissent, qui symbolisent son intérieur. La Bonne apparaît et débarrasse Silbermann de son chapeau et imper.

SILBERMANN, *à la bonne*. – Monsieur Findler est-il arrivé ?

LA BONNE, *disparaissant avec chapeau, serviette et veste*. – Oui... il vous attend dans le fumoir...

Sur scène, une poursuite sur l'espace « fumoir » (éclairages subtils), fauteuils réels et projetés, un

tableau au mur... Theo Findler (homme d'affaires) se tient debout, mains derrière le dos, face à La Femme en bleu d'Oscar Kokoschka (un artiste « dégénéré »). Silbermann s'approche, Findler se retourne, surpris...

FINDLER, *ferme, se lance dans un monologue.* – Alors ? Comment allez-vous, mon cher ? J'allais m'inquiéter, je me disais que quelque chose était peut-être arrivé ! On ne sait plus, de nos jours... Avez-vous eu le temps de penser à ma dernière offre ? Comment va votre épouse ? Je ne l'ai pas vue aujourd'hui. Et notre ami Becker, est-il bien arrivé à Hambourg ? (*Après un moment :*) Vous deux, ne me dites pas que vous ne faites pas la paire ! Un sacré bon boulot que vous abattez, en tout cas ! On devrait davantage vous prendre comme modèle. Et j'ai toujours trouvé que Becker avait une jugeote de Juif, non ? ha ! ha ! ha ! Je ne m'inquiète pas pour lui, rassurez-vous, il va conclure cette affaire ! J'aurais bien aimé être de la partie, mais c'est trop tard pour cette affaire, n'est-ce pas ? (*S'approchant du Kokoschka :*). Au fait, où avez-vous déniché cette horreur ? Je ne comprends pas comment on peut supporter ce genre de chose chez soi ; c'est un chaos indescriptible, non ? Espèce de vieux bolcheviste culturel que vous êtes ! (*Après un moment :*) Ne croyez surtout pas que je vais enchérir sur ma dernière offre, je ne compte même pas y ajouter un seul Mark. C'est fou, tout le monde croit que je roule sur l'or, je me demande bien d'où vient cette idée grotesque, alors que je n'ai même pas encore payé mes impôts... À propos, vous n'auriez pas un bon expert-comptable à me

recommander ? En fait, je n'ai pas le temps de m'en occuper moi-même, sinon, c'est ce que je ferais. En fait, j'ai l'impression que l'état s'attend à ce que je finance tout le Reich allemand à moi tout seul. Et vous, vous en pensez quoi ? Vous ne dites rien ?... Vous allez accepter ma proposition ? C'est peut-être votre femme qui a une dent contre moi... Ça fait un moment que je ne l'ai pas vue, elle n'a peut-être pas accepté que je ne vous ai pas salué l'autre soir ? Mais bon Dieu ! C'était impossible ! Le restaurant était truffé de nazis ! Ma femme voulait que je le fasse quand même. Je lui ai expliqué que vous étiez assez intelligent pour comprendre que je ne pouvais pas me compromettre à cause de lui. Bon, Silbermann, dites quelque chose, vous voulez la vendre cette maison, oui ou merde ?

Findler et Silbermann s'installent à la table basse du fumoir. Findler fait mine de s'être fait un tour de reins.

SILBERMANN, *résolu à trancher.* – Quatre-vingt-dix mille... Trente mille comptants, le reste plus tard... Mais garanti par une créance hypothécaire.

FINDLER, *offensé, se lève brusquement, électrisé.* – Nous n'allons quand même pas marchander, Otto ! Quel cirque ! Quinze mille en liquide, vous m'entendez ? Trente mille ! C'est une blague ? Si j'avais trente mille marks, j'achèterais autre chose que votre baraque pourrie, croyez-moi !

SILBERMANN. – Avez-vous seulement calculé combien vous rapporteront les loyers ? À ce prix, convenons au moins d'un acompte raisonnable... Cette maison

vaut, au bas mot, deux cent mille marks... et vous l'achetez...

FINDLER. – Elle vaut que dalle la baraque ! Et moi, je vau combien, à votre avis ? Peine perdue, je suis tout bonnement invendable, comme votre maison. Ha, ha, ha ! Mon très très cher Silbermann, c'est vous qui devriez être raisonnable... Moi, je vous débarrasse de votre tas de briques... Si je ne le fais pas, l'état s'en chargera, faites-lui confiance, et il vous demandera peut-être même de payer pour vous en débarrasser, lui !

Une sonnerie de téléphone au loin. Silbermann hésite, se lève enfin d'un bond et s'évanouit dans un coin sombre.

SILBERMANN. – Allô ?

VOIX OFF 1, *une centrale, voix froide féminine nasillarde.* – Ne quittez pas Monsieur, vous avez un appel de Paris...

SILBERMANN, *fébrile, couvrant le bas du cornet, allumant une cigarette* – Elfriede ?

Elfriede, l'épouse de Silbermann, apparaît aussitôt, entrant sans bruit par une porte, qu'elle referme derrière elle...

SILBERMANN, *s'adressant à son épouse.* – Elfriede, je suis rentré il y a cinq minutes, Findler se trouve dans le fumoir, tu veux bien aller lui parler ? (*Elfriede passe à côté de Silbermann, ils échangent un baiser*

fugace) C'est Édouard au téléphone, ça tombe très mal. Si tu pouvais occuper Findler, ça m'arrangerait, sinon il va espionner notre conversation. Même téléphoner avec Paris est devenu un crime.

ELFRIEDE, *s'adressant son mari*. – Embrasse bien Édouard pour moi, j'aimerais lui dire un mot, moi aussi ?

SILBERMANN, *catégorique*. – Il n'en est pas question Elfriede, toutes les lignes sont sur écoute, tu ne pourrais pas t'empêcher de dire certaines choses...

ELFRIEDE. – Mais c'est quand même mon fils à la fin ? Silbermann, *reprenant le téléphone et intimant d'un geste à sa femme de rejoindre le fumoir*. – Édouard ? As-tu réussi à nous trouver cet agrément ?

VOIX OFF 2, *celle d'Édouard, nasillard*. – Non, désolé, c'est vraiment difficile. On n'a aucune garantie que vous obtiendrez cette autorisation. Mais je fais ce que je peux papa.

SILBERMANN, *plus énergique*. – Édouard, tu dois faire un peu plus que ce que tu peux, je ne te le répéterais pas, je me fiche de tes états d'âme, et je n'ai pas besoin de te rappeler à quel point cette affaire est importante.

VOIX OFF 2, *Édouard blessé*. – Papa, tu te fais des illusions sur ce qui est possible de faire. Il y a six mois, peut-être, mais à l'époque tu refusais de... Ce n'est pas ta faute, les temps changent.

SILBERMANN, *en colère*. – On ne va pas chercher de bouc émissaire, si ? Ce n'est quand même pas si compliqué de nous obtenir une autorisation ? Tes leçons de morale, tu peux te les garder. Je t'ai toujours aidé, moi, lorsque tu en avais besoin ; là, on inverse les rôles, c'est tout.